

Les Lettres françaises
Le théâtre entre le visible et l'invisible

Le Belvédère d'Ödön von Horvath, mise en scène par Jacques Vincey. Tournée en France à Pau, Bar-le-Duc, Aix-en-Provence.

Modestes exemples d'un théâtre qui refuse le clinquant et le tape-à-l'oeil qui sont le lot courant de nos soirées.

C'est un beau travail que vient de nous offrir le comédien-metteur en scène Jacques Vincey avec son Belvédère du cosmopolite de langue allemande Ödön von Horvath. Travail, plus encore ou mieux que beau spectacle. Car Jacques Vincey passé à bonne école préfère s'en tenir à la lettre et à l'esprit du texte de Horvath, plutôt qu'à sa facile spectacularisation. Ce faisant il lui suffit effectivement de « quatre planches et pas grand-chose » (je ne cesserai jamais de citer ce titre d'un article de Roger Vitrac qui dit tout du théâtre), mais quatre planches savamment agencées - il y a en fait huit petits praticables que l'équipe d'acteurs manipule et dispose à vue, huit praticables-tréteaux — qui permettent au « pas grand-chose » de s'exprimer en toute liberté. Ce pas grand-chose est tout simplement assumé par les comédiens qui portent le texte de l'auteur dans une intense simplicité, lui donnent chair et lui insufflent un certain esprit, ce que l'on pourrait appeler de l'âme. Là réside le mystère de l'opération théâtrale. Jacques Vincey le touche du doigt. Du même coup, enfin, le texte éclate dans toute sa force qui mêle le tragique, le pathétique, le comique, brasse avec bonheur tous les genres pour nous mener ce vers quoi l'auteur entend nous mener : l'annonce d'une catastrophe finale. La pièce, écrite en 1927, ne nous parle que de cela, de ce monde de l'entre-deux-guerres dont nous ne connaissons que trop bien l'issue. L'oeuvre entière de Horvath y fait référence en même temps qu'elle met au jour les mécanismes mêmes de la machine infernale, ceux du fascisme ordinaire. Horvath ne connaîtra pas ce qu'il ne cesse d'annoncer : un jour de 1938, à Paris, lors d'une tempête, un arbre s'abat sur lui et le tue. Je vois dans la soudaineté et l'absurdité de cette mort (mais quelle mort n'est pas absurde ?) comme l'emblème de la violence sourde qui parcourt l'oeuvre entier de l'auteur fort de dix-huit pièces. Quelque chose se brise. C'est sans doute la marque de toute une époque. Horvath y ajoute une ironie toute personnelle. Promeneur sur les Champs-Élysées que la mort foudroie...

Nous voilà donc dans le huis clos de ce Belvédère, minable pension de famille située dans un village d'Europe centrale, le bout du monde, avec sept personnages à jouer et rejouer toutes les situations possibles de notre humaine et dérisoire condition. L'échantillonnage humain est parfait. La vision de Horvath impitoyable.

Je le redis, c'est l'intelligence de Jacques Vincey que d'avoir insisté sur cette notion de jeu, presque « à plat » parfois, d'avoir refusé toute illustration imbécile, et d'avoir surtout fait en sorte d'aider ses comédiens à s'appropriier au plus profond de leurs corps, la matière même de la langue. Cela demande un patient travail qui dans le cas présent aboutit à une réussite ; il n'est qu'à voir la manière dont une Hélène Alexandridis ou un Stanislas Stanic (pour ne parler que d'eux, mais il faudrait citer l'ensemble de la distribution composée de sept comédiens) s'approprient la langue même de leurs personnages. Rien d'ostentatoire et sans doute cela exige-t-il un minimum d'attention de la part du spectateur. Non pas un effort, mais une sorte de participation active. Jacques Vincey ne travaille pas sur une absolue et tonitruante visibilité des choses. Il laisse cela à d'autres, que bien entendu, les dérisoires molières, dans leur logique télévisuelle, s'empresseront de distinguer. Je me contenterai de constater que la fracture entre les spectacles à consommation immédiate (à visibilité patente voire plutôt tapageuse, rappelez-vous le Roi Lear avec Michel Piccoli, mis en scène par André Engel qui nous avait pourtant donné un beau Jugement dernier d'Horvath, justement. Ce Roi Lear est l'exemple le plus noble, mais rappelez-vous également les pseudo-spectacles « provocateurs » produits, c'est bien le terme, par les Jan Fabre et consort) et ceux qui entendent travailler en profondeur et de manière pas forcément visible la matière même de la langue, l'écart se creuse de plus en plus.



Par René SOLIS, 09 mars 2006

Théâtre. La pièce d'Horváth, entre vaudeville et drame.

Un «Belvédère» bien vu

Gennevilliers (92). Théâtre, 41, avenue des Grésillons. «Le Belvédère» de Odön von Horváth, mise en scène de Jacques Vincey. Mardi à 19 h 30, du mercredi au samedi à 20 h 30, le dimanche à 16 h. Jusqu'au 26 mars. Rens. : 01 41 32 26 26.

Patience. *Le Belvédère* de Horváth dans la mise en scène de Jacques Vincey à Gennevilliers est un spectacle qui prend son temps. Le minimalisme d'un premier acte où les acteurs délivrent leurs répliques sans se regarder, figés sur d'étroits socles de bois, semble bien rigide. Mais dès le début du deuxième acte, les pantins s'animent, les socles s'assemblent et la pièce d'Horváth, écrite en 1927, commence alors à résonner de toute sa force prémonitoire.

Le Belvédère, c'est le nom de l'hôtel minable d'une station touristique paumée qu'une baronne vieillissante maintient, hors saison, sous perfusion en couchant avec trois hommes : le patron, le serveur et le chauffeur. Trois intrus débarquent : un représentant en spiritueux venu exiger le paiement des factures, le frère de la baronne, qui traîne de gros soucis d'argent, et une jeune femme qui a eu une liaison avec le patron et va déchaîner contre elle la haine et la brutalité de la petite communauté.

De plus en plus noir, le vaudeville tourne au drame, mais réserve un sacré coup de théâtre. D'odieux, les personnages vont devenir comiquement lâches et la pièce se termine sur un constat désabusé. Epurée et exigeante, la mise en scène de Jacques Vincey épouse le mouvement et fait ressortir crûment la violence et le grotesque d'un univers dont la médiocrité n'est pas atténuée par la transgression des conventions. On ne peut pas dire qu'Horváth avait foi dans l'humanité de ses concitoyens, ni que l'histoire lui ait donné tort...

Des figures happées par le vent étourdissant du langage et des mensonges

Le Belvédère

Jacques Vincey dévoile dans une mise en scène d'une grande intelligence la charge critique et l'inquiétude de la pièce de Horváth

Tout se dégingle au Belvédère. Planté en bordure d'une station touristique paumée sur la carte d'Europe centrale, ce vieil hôtel déserté par la clientèle n'a gardé de sa splendeur d'antan que le fard du simulacre et le goût immodéré pour les succédanés du plaisir. Dans ce bouge décati s'agitent fiévreusement quelques déclassés au passé plus que douteux : Strasser, patron de l'établissement, ex-vedette du cinéma reconverti en gigolo, Max, serveur, ex-graphiste de talent, et Karl, chauffeur, ex-proprétaire terrien au Portugal, en cavale. Et bien sûr, la baronne Ada von Stetten, nymphomane sur le retour, « la vieille bique qui finance tout ce cirque » et qui règne sans partage sur ses mâles. Pendant que le monde se débobine au-dehors, ce microcosme déliquescents tue le temps à coup de champagne, de coucheries et de plaisanteries égrillardes. Survient alors Müller, représentant en spiritueux et chantré de « l'homme fort », qui espère recouvrer ses créances. Puis le jumeau d'Ada, le baron von Stetten, vestige peu reluisant d'une aristocratie dégénérée et ruinée par le jeu. Enfermée dans son huis clos, cette petite bande sans autre repère que l'argent s'adonne avec frénésie au vertige des sensations et de la parole. Jusqu'à ce que débarque l'innocente Christine, ancienne amourette du maître des lieux. Malencontreusement tombée enceinte, chômeuse et misérable, elle vient réclamer un foyer et un père : voilà qui brise net la comédie. Dès lors, les autres vont se liguier pour expulser l'intruse, par un stratagème des plus ignobles. Avant de découvrir que sa pauvreté cache un héritage.

Satire d'une société sans illusions qui s'aveugle dans l'illusion

D'emblée, Jacques Vincey affirme le théâtre : les comédiens se tiennent face au public, lisent les didascalies comme des règles du jeu, restent en retrait des personnages. Rien d'illustratif non plus dans la scénographie minimaliste, nimbée d'une atmosphère crépusculaire habilement soutenue par la bande-son. Seul un écran perce une trouée sur le monde au loin... Une lucarne où défilent de lourds nuages. Progressivement, dans cet univers abstrait où tout semble étrangement décalé, déréglé, les figures se dessinent, se prennent à la mascarade du mensonge, happées par le vent étourdissant du langage qui n'en finit pas de tourner à vide. En montrant les codes de la représentation et leur dissolution dans l'ivresse du jeu, la mise en scène et les acteurs - impeccables - cernent bien les enjeux de cette pièce écrite en 1927, alors que le nazisme commence à ramper : la montée sournoise des séides d'un ordre nouveau, la lutte des classes et la guerre des sexes, mais surtout la perte des valeurs humaines, la confusion du vrai et du faux, la dissolution de la réalité dans les fictions individuelles. Fils de diplomate, pur produit de la mosaïque austro-hongroise, Horváth manie avec dextérité les rouages d'une langue qui mêle verve populaire, réalisme et ironie pour « décrire le monde tel qu'il est fait, malheureusement ». Celui qui voulait « démasquer la conscience » dresse la cruelle satire d'une société sans illusions qui s'aveugle dans l'illusion. « Ma génération, on le sait, est très méfiante, et s' imagine n'avoir aucune illusion. Nous sommes dans cette situation enviable : plus rien ne nous empêche de croire que nous sommes capables de vivre sans illusions. Et ce serait là, peut-être, notre seule illusion. » Écrivait-il en 1929...

Le Belvédère, de Ödön von Horváth, mise en scène de Jacques Vincey, du 4 au 26 mars, à 20h30, sauf le mardi à 19h30 et le dimanche à 16h, relâche lundi, au Théâtre de Gennevilliers, 41 avenue des Grésillons, 92230 Gennevilliers. Rens. 01 41 32 26 26 et www.theatredegennevilliers.com. Durée : 1h50. Spectacle vu au Théâtre des 2 Rives à Rouen.

Par Patrick Sourd, 21 mars 2006

Jacques Vincey rend un bel hommage au dramaturge antifasciste Odon von Horvath.

« Et les gens vont dire que dans un lointain avenir, on saura discerner le faux du vrai. Que le faux disparaîtra alors qu'il est au pouvoir, que le vrai adviendra alors qu'il est au pouvoir ».

Retrouvé » dans l'une de ses poches le 1^{er} juin 1938, jour de sa mort, ce billet en forme de testament dit parfaitement le désespoir d'Ödön von Horvath face à la situation d'une Europe gagnée par les idéologies fascistes. Avec *Le Belvédère* (1927), Horvath saisit en documentariste les signes cliniques d'une gangrène de l'esprit en passe de régner sur le monde. Hors saison dans une pension de famille minable, il confronte le personnel, un trio de petits malfrats, aux désirs extravagants d'une baronne vieillissante qui s'emploie à faire tourner la boutique avec ses liasses de Marks. L'arrivée de la jeune Christine, ange pur tombé au cœur de ce nid de vipères dépravées, aurait pu virer au lynchage de l'innocence. Horvath évite le sacrifice, préfère user d'elle comme d'un révélateur pour mieux la sauver du désastre tant qu'il est encore temps. Pour alerter sur notre époque, et sur son ventre fécond d'abjections, Vincey choisit la noirceur d'un cabaret qui épaisit le trait pour dénoncer le désordre moral et le lot de ses obscénités. Si Horvath rutilé dans cet écrin, c'est que le terreau du pire n'attend plus qu'une petite graine pour gagner la partie.

HOTEL TERMINUS

Cela commence comme une sorte de jeu télé - mais hyperstylisé, mais morbide, mais inquiétant - que les personnages semblent se jouer à eux-mêmes. L'un après l'autre, sous une lumière glauque, ils s'avancent sur d'étroits socles de bois, où, bientôt alignés face au public, ils débitent mécaniquement leurs répliques. Sans se regarder. Et l'on découvre peu à peu que ces bizarres types-là sont de minables malfrats, douteux gigolos vaguement bisexuels, réfugiés dans un hôtel délabré du bout du monde, du bout des crimes - Le Belvédère - où ils se font entretenir sans complexe par une baronne mature, libidineuse et castratrice. Imaginée en 1927 par l'austro-hongrois Ödön von Horvath (1901 - 1938), cette perverse et subversive « comédie de rôles » annonce étrangement l'univers braque et suicidaire du Jean Genêt de *Splendid's* et du *Balcon*. Tout autour de la décadente pension-abri transparait sournoisement un vieux monde qu'on devine en perdition, une société décervelée, sans repères. Celle de l'Allemagne de Weimar, où tous les paroxysmes deviennent possibles, et les dérives permises, où Hitler - histoire de remettre de l'ordre - pourra bientôt pointer son nez...

Une danse sur un volcan. Les désaxés du *Belvédère* lancent leurs dernières salves. In extremis arrive parmi eux une pure jeune fille qui pourrait encore les sauver. Mais ils ne savent pas la reconnaître, la croient aussi corrompue qu'ils le sont, l'accusent de tous les vices, la mènent au bord de la folie, puis la laissent filer. L'ange est passé, le pire peut arriver, la microsociété basculer... Sauf que Horvath ne juge jamais ses personnages, les expose juste crûment. Avec leurs illusions, leurs pulsions. Une humanité brute, saisie d'un trait expressionniste qui accuse ombres et lumières, secrets et mensonges. Celui dont les pièces furent interdites par l'Allemagne nazie dès 1933, ce fils de diplomate éternellement exilé qui mourut à Paris en 1938 (terrassé par une branche d'arbre à côté du Théâtre Marigny), savait comme personne décrypter les lentes et mortifères convulsions de son temps. Et les hypocrisies. Et les compromissions. Et les lâchetés. Et la rampante barbarie... Sans fin ses dix-sept pièces épinglent des individus ballottés par les événements et qui ne contrôlent plus rien, même s'ils s'acharnent à jouer des rôles, à croire à des amours, à s'inventer des langages. Car chez Horvath le langage aussi est masque, et le proluxe dramaturge sera des premiers à en explorer les labyrinthes, les détours, les ambiguïtés.

Le spectacle de Jacques Vincey nous rend d'autant plus familier cet univers du désastre annoncé qu'il s'en démarque avec distance, le donne à voir comme de loin. Etrange effet de proche et de lointain, de zoom et de plans larges, que les acteurs incarnent entre comique et tragique, mélancolie et ironie. Nous rendant, par leur interprétation habilement dedans-dehors, présente-absente, curieusement plus intelligents.

TELERAMA SORTIR 15 mars 2006 - Sélection Critique par Joshka Schidlow

Un hôtel délabré où quelques coquins vivent aux crochets d'une baronne décatie friande de chair fraîche. Tout se passerait le mieux du monde si une jeune fille éprise du propriétaire - pour qui elle ne fut qu'une conquête désinvolte - ne venait lui annoncer qu'elle attend un enfant de lui. Ecrivain d'une tranchante lucidité, Ödön von Horvath décrit quelques années avant l'avènement de Hitler une société encline à toutes les infamies.

Jacques Vincey a eu la bonne idée de faire jouer la vieille alcoolo au masque de mort par un homme (magnifique Jacques Verzier) tandis que son affligé frère jumeau est interprété par la rayonnante Hélène Alexandridis. La qualité d'interprétation et la rigueur formelle de la mise en scène font de ce spectacle, dont le dernier acte est particulièrement bien enlevé, une glaçante visite en enfer.